La philosophie baroque chez Fray Luis de León, Suarez et Gracià

Alain Guy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/464>

DOI : 10.4000/baroque.464

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1974

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Alain Guy, « La philosophie baroque chez Fray Luis de León, Suarez et Gracià », *Baroque* [En ligne], 7 | 1974, mis en ligne le 28 avril 2013, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/464> ; DOI : 10.4000/baroque.464

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

© Tous droits réservés

La philosophie baroque chez Fray Luis de León, Suarez et Gracián

Alain Guy

- 1 Bien qu'il soit extrêmement loisible d'hésiter entre un schème proprement typologique du concept de baroque – qui, à la manière d'Eugenio d'Ors, en ferait une catégorie intemporelle et même une structure de la pensée universelle –, et un schème plus modestement historique, qui le réduirait à la *Stimmung* commune à l'ensemble des créateurs d'une époque donnée (plus précisément, de 1550 à 1620 environ), nous opterons plutôt, quant à nous, pour la seconde hypothèse. Cherchant le dénominateur commun de tous les auteurs baroques de cette célèbre période – celle-même de la Contre-Réforme –, nous je trouverons, croyons-nous, dans les deux réquisits spécifiques, mais contraires l'un de l'autre : la déréluction pathétique et la volonté. À cet égard, deux textes d'éminents exégètes du Baroque nous paraissent fort éclairants. L'un émane de René Huyghes qui se réfère à l'explosion naturiste, populaire et paroxystique du sentiment, à ce moment de l'histoire ; l'autre provient de José Antonio Maravall et souligne l'activisme étonnant de l'époque. M. Huyghes écrit (« La Sève du Baroque », article de la revue *Baroque*, de Montauban, 1969, n° 4, p. 6) : « Mais surtout le style évolua : il renonça aux modes épurés intellectuels, qui furent ceux de la Renaissance ; il eut recours aux moyens les plus agissants, ceux qui ébranlent non plus l'élite, mais les masses : l'ampleur, le mouvement, poussé jusqu'au tourbillon et au vertige(...) ; il devint baroque, fait de profusion et de dynamisme, de séduction et de pathétique. »

De son côté, M. Maravall observe (*Los orígenes del empirismo en el pensamiento político-español del siglo XIII*, Universidad de Granada, 1947, p. 33) : « En todo el ámbito cultural del XVII, como trasfondo del hombre barroco, dando lugar a actitudes análogas, bien en un racionalista creyente en ideas innatas o en un simple empirista, bien en un político o en un hombre dedicado a la física, bien incluso en un artista y hasta en un religioso, lo que se busca la acción : dominar los hechos para conducirlos. » (« Dans tout le milieu culturel du XVII^e siècle, comme arrière-fond de l'homme baroque, qui donne lieu à des attitudes analogues, soit chez un rationaliste qui croit aux idées innées, soit chez un

simple empiriste, soit chez un politicien, soit chez un homme dédié à la physique, soit même chez un artiste ou chez un religieux, ce que l'on cherche, c'est l'action : dominer les faits pour les conduire »).

- 2 Effectivement, les hommes du Baroque n'ont plus le magnifique, mais naïf, optimisme vital de la Renaissance ; ils se montrent plutôt sensibles au désenchantement, à la désillusion, parfois à la tentation du désespoir (d'ailleurs, bientôt surmontée, grâce à la persistance, chez eux, de la foi chrétienne, plus ou moins diffuse). Mais, d'autre part, ils ne s'abandonnent pas à ce que Heidegger appellera plus tard la *Geworfenheit* ; ils réagissent, non seulement en faisant appel aux secours de la Grâce, mais encore en bandant les ressorts de leur énergie profonde, c'est-à-dire en aiguisant pleinement toutes leurs capacités de volonté. Loin de suivre la pente des tendances naturalistes et d'accepter passivement je ne sais quel Destin, ces hommes, tout en découvrant avec stupeur la vanité du monde, sont persuadés tout de même que l'on peut, moyennant le déploiement très large de la liberté humaine, ramer à contre-courant et rétablir vigoureusement la situation. En somme, d'un côté se propose à nous le message de saint Augustin, exhalant le soupir de l'âme désabusée et déconcertée devant le chaos de l'existence cosmique ; de l'autre celui des Jésuites, qui rappellent sans relâche, à l'humanité, ses possibilités propres de rénovation, ses capacités d'effort d'un authentique libre-arbitre qui autoriseront Descartes à nous rendre « seigneurs et maîtres de la nature » et à triompher de la Fortune, suprême obstacle qui se dresse sur notre route. Parmi ces hommes, ceux de l'Espagne d'alors nous retiendront tout particulièrement, car ils nous semblent vivre le plus intensément cet archétype si prégnant. Nous proposerons ici trois échantillons de ces maîtres de la Péninsule ibérique : Fray Luis de León, Suarez et Gracián.

*

- 3 Sans doute Luis de León (1528-1591), le célèbre Augustin de l'Université de Salamanque, cinq années prisonnier de l'Inquisition, présente-t-il bien des aspects qui le rattachent encore à la Renaissance : son amour de l'Antiquité, son ample sentiment de la Nature (Menéndez y Pelayo l'appelle « l'Horace espagnol »), son intuition lyrique, même sa théorie des Noms (dont le nerf est le thème classique de l'unité des êtres). Toutefois, une lecture plus assidue du « Cygne du Tormès » nous révèle bientôt, par-delà cette trame paisible, une prédominance de l'inspiration baroque. En effet, le leitmotiv de Luis de León, c'est la souffrance humaine et le malheur, l'aliénation même vis-à-vis du prochain, et le perpétuel *desengaño* (thème central du *Siglo de Oro*). Dans toutes ses œuvres, philosophiques, théologiques, poétiques, ou exégétiques, transparaît la prise de conscience la plus amère du mal universel, voire même une certaine complaisance à l'évoquer sans relâche. (Cf. *Comento de Job*, XIV, 2, in *Obras*, ed. F. Garcia, 1951, B.A.C., pp. 977-978) : « que si lo mirais por lo natural que tiene, ansi en fuerza de entendimiento », etc. « Car si vous le regardez en ce qui touche à son naturel, tant au point de vue de la force de son entendement que de l'acuité de ses sens et de la capacité de sa mémoire et de son habileté, pleine d'industrie et d'adresse, à s'adapter à toute chose, il vous paraîtra un Dieu immortel ; mais en réalité, une araignée et un souffle d'air suffisent à le tuer : c'est une fleur coupée et flétrie, sans fruit ni espérance de fruit ». Cf. aussi *ibid.*, XVII, 5, p. 1011 : « Si la Fortune change, il n'y a personne qui nous connaisse ». Cf. *ibid.*, IV, 19, p. 868 : « toute notre vie n'est qu'une continuelle perte d'être et

d'existence ; (...) C'est une mort qui, à chaque instant, constitue la veille de la mort ». Cf. *ibid.*, III, 22, p. 85-3 : « Le peu que vaut ce qu'il y a dans la vie et ce néant, la vie elle-même... Dans la vie, le bonheur est toujours rare et les maux très longs ; sauf la souffrance, tout y est fugace ; en un mot, on n'y naît que pour mourir ». Cf. aussi ce texte : « La vie est comparée à la nuit, où tout est confus et obscur et où ceux qui valent le moins sont le plus estimés. Elle est le règne des faux-semblants » (*ibid.*, XXXIV, 25). Ailleurs, la vie est présentée comme un combat permanent (*ibid.*, VII, 1) : « et cette mer de la vie, quand elle est le plus calme, doit être redoutée au maximum, car dans son calme il y a la tempête ».

- 4 Les *Poésies* reprennent constamment ce thème. Cf. *Del mundo y su vanidad* :
 « Con rigor enemigo
 Todas las cosas entre si pelean ;
 Mas el hombre consigo,
 Con quien todas guerrean
 y cuya justa perdicion desean ».
- 5 (« Avec une rigueur ennemie, toutes les choses combattent entre elles ; mais l'homme combat avec lui-même, lui avec qui toutes les choses combattent et dont elles désirent la juste perdition»). Même idée dans *De la avaricia*, dans *De la Magdalena* (évocation de la flétrissure de l'âge), dans *Esperanzas burladas*, dans *Noche serena* même (« De cette prison basse et obscure qu'est la vie... »).
- 6 Il y a en vérité tout un existentialisme chez Luis de León (cf. mon étude, de ce titre, au *Congrès Balmes-Suarez* de Barcelone, en 1948).
- 7 Dans les *Nombres de Cristo* également, les côtés irrationnels se trouvent fréquemment soulignés : par exemple, l'incapacité des hommes à découvrir un nom adéquat à la vraie nature infinie de Dieu.
- 8 Luis de León n'est pourtant point un pessimiste foncier. Témoin authentique de l'âge baroque, il proclame aussi la puissance du vouloir, aidé par la Grâce. Soucieux, en effet, d'obtenir la Paix – bien suprême de l'Humanité – le maître León nous montre que le mal réside dans une déficience de la volonté ou dans son application défectueuse, qui a, du reste, pour cause le péché originel. D'où l'erreur des philosophes qui ont cru devoir d'abord soigner la raison ou les sens. En fait, il faut guérir la volonté (Cf. notamment *Nombres de Cristo*, introd. du Livre III, adressée à Portocarrero ; de même, dans le nom de *Hijo* et dans ceux de *Salud* et de *Principe de la Paz*). Seul Jésus pourra panser les plaies de notre vouloir et réaliser le *concierto*. Mais les bonnes œuvres seront prises en compte par Dieu : « Aide-toi ! le Ciel t'aidera ». Finalement, l'Amour rachètera tout (cf. *Nombres de Cristo*, III, « Amado », pp. 712-734). Luis de León décrit, de façon éminemment baroque, la dialectique de l'amant et de l'amante, qui a, peut-être sa source dans les *Dialoghi d'amore* de Léon l'Hébreu ou dans Raymond Lulle. Il en est de même dans le *Comento dei Cantar de los Cantares* (chap. 7, pp. 165-181), véritable épithalame, qui fait songer à la Sainte Thérèse transverbérée qu'a sculptée Le Bernin, dans l'église de la Victoire, à Rome.
- 9 Avec Francisco Suarez (1548-1617), le célèbre jésuite grenadin, qui enseigna à Salamanque, à Rome et à Coïmbre, on a affaire à la génération suivante. Il s'agit d'un homme exactement du même âge que Giordano Bruno et qui compte seulement une année de moins que Juste-Lipse, Cervantès, Le Tasse, Tycho-Brahé et Vicente Espinel. Le *doctor eximius*, grand favori de Philippe II, qui le nomma à Coïmbre, Professeur de Prime (de 1593 à 1615, année de sa retraite) n'est pas seulement un théologien novateur, qui a laissé, à côté d'une œuvre immense imprimée, beaucoup d'inédits copieux. Fondateur de

la métaphysique indépendante, ainsi que l'a bien montré Julian Marias, avec ses fameuses *Disputationes metaphysicae* (Salamanque, 1597) qui ont inauguré un genre absolument sans précédent, Suarez s'inspire d'Aristote, mais ne suit pas son plan. Comme le fera plus tard Husserl, il veut aller aux choses mêmes et les référer ensuite à l'ensemble du savoir traditionnel et mondial. Il fait preuve d'une lecture prodigieuse et parfaitement assimilée. Son traité constitue un original traité de l'Être et il a été justement admiré par tous ses successeurs, quelle que fût leur école ; c'est ainsi que toute l'Allemagne protestante elle-même l'a utilisé et répété pendant deux à trois siècles, dans les séminaires de théologie et dans les universités. En Italie, Vico l'a porté au pinacle et encore aujourd'hui tout un courant se réclame de ses méthodes, voire de ses thèses (cf. les professeurs Hellin, Alcorta y Echeverria, Roig Gironella, etc.).

- 10 Dans l'opus de Suarez, la manière baroque affleure partout, quoique de façon toujours sobre et contenue, en ce sens que le primat de la liberté s'y affirme à chaque pas. Défenseur des positions de la Compagnie de Jésus, l'illustre fils de saint Ignace est de la même famille spirituelle que Molina ; contre Banez et les étroits thomistes de l'époque, qui proclamaient la prémotion physique, c'est-à-dire la toute puissance exclusive de la Grâce surnaturelle, Suarez ne manque pas une occasion d'insister sur le libre-arbitre. La même conviction anime son *De legibus* (1612), où s'exprime une vigoureuse théorie de la démocratie (notamment, contre la tyrannie). Il émane de toute son œuvre morale une ferme leçon d'énergie. Soucieux de concret, Suarez évite les logomachies de l'ancienne scolastique et pose les problèmes dans toute leur densité humaine ; d'une certaine façon, quoi qu'avec sobriété, il nous restitue, comme tous les auteurs baroques, le mouvement même de la vie universelle. Son herméneutique, comme l'a remarqué Julian Marias (« Suarez en la perspectiva de la razon vital », in *Ensayos de teoria*, Barcelone, Ed. Barna, 1955, pp. 201-221), s'avère très moderne : elle remonte de ce que dit tout philosophe à ce qu'il a voulu dire ; au lieu de s'en tenir au texte, à la lettre, elle s'élève jusqu'au contexte. Grâce à Suarez, ainsi que l'a profondément aperçu Xavier Zubiri (« Suarez », in « *Notas históricas* », dans le volume *Naturaleza, Historia, Dios* (Madrid, CSIC, pp. 133-134), toute la pensée antique et toute la pensée médiévale se continuent dans la pensée du XIX^e siècle. Théologie et philosophie militante de l'absolu, la doctrine du penseur jésuite de Coïmbre traduit tout l'élan baroque espagnol.

*

- 11 Chez Balthazar Gracián (1601-1658), autre jésuite (Aragonais celui-là), nous nous trouvons au crépuscule du *Siglo de Oro*, devant une génération plus jeune encore que celle de Suarez et qui semble faire preuve d'une conscience plus aiguë encore des mirages et des embûches que nous tend l'existence ici-bas. Le philosophe de Calatayud, qu'admirait tant Schopenhauer, est un extraordinaire psychologue et caractérologue ; sa peinture des hommes et de la vie universelle déploie les couleurs les plus variées et les plus fortes. Son roman anthropologique et philosophique, *El Criticón* (1651), chef-d'œuvre incontestable de la littérature ibérique, fait l'« anatomie morale » (selon la propre expression de l'auteur) de l'Humanité. On sait comment une tempête jette, près des côtes de l'île de Sainte-Hélène, sous Philippe IV, un naufragé aux cheveux blancs, Critilo, c'est-à-dire l'homme critique, l'homme de jugement et de sens. Il est sauvé par Andrenio, un sauvage, jeune, blond, homme de la nature, muet (ou, plutôt, se bornant à rugir et à chanter comme les oiseaux) ; Critilo enseigne à parler à ce « primitif ». Andrenio commence par avouer son

ignorance totale de son identité, de sa destinée, de la finalité du monde, etc., dans un passage qui semble avoir inspiré à Pascal son célèbre texte des *Pensées* : « Yo ni sé quién soy, ni quién me ha dado el ser, ni para qué me le dió : qué de veces y sin voces, me lo pregunté a mí mismo, tan necio como curioso, pues si el preguntar comienza en el ignorar, mal pudiera yo responderme... » (Ed. Austral, Espasa Calpe, p. 16, Crisis 1). (« Je ne sais ni qui je suis, ni qui m'a donné l'être, ni pour quoi on me l'a donné ; combien de fois et sans parler me le suis-je demandé à moi-même, aussi niais que curieux, car si l'interrogation débute par l'ignorance, il m'aurait été difficile de me répondre... »).

- 12 Andrenio avait été allaité par une bête sauvage (comme la gazelle nourrissait Ben Yacdan, dans *El filosofo autodidacto* de Ibn Tofail). Il désirait sortir librement de sa caverne originelle, comme les autres animaux qui l'entouraient ; mais il n'y réussissait pas, car il n'avait pas leur souplesse, leurs griffes, etc. Heureusement, un tremblement de terre (*sic*) le délivra (Crisis 2) et aussitôt il tomba en admiration à la vue du grand jour, au-dehors. L'harmonie de la Nature le conduisit à l'idée d'un Créateur. Il fut également enthousiasmé par le concert des étoiles. « Cada empleo era para mí un pasmo ; cada objeto, una nueva maravilla » (p. 25) (« Chaque chose était pour moi un ravissement, chaque objet, un nouvelle merveille »). Mais, soucieux de le déniaiser sans tarder, Critilo explique à Andrenio que l'harmonie universelle n'est faite que de dysharmonies : « todo este Universo se compone de contrarios y se concierta de desconciertos » (p. 28, « Crisis 3 »). Et le thème du désabusement va ainsi se développer sans relâche, tout au long des 3-8 « Crisis » que traversent successivement les deux héros du roman (un peu à l'instar de Don Quichotte et Sancho), Comme l'a noté Mariano Baquero Goyanes (« Perspectivismo y satira en *El Criticon* », in *Homenaje a Gracián*, ouvrage collectif, Zaragoza, Institucion Fernando el Catolico, 1958, p. 27), « hay dos perspectivas fundamentales, la de Critilo, encarnacion de la experiencia y de la sabia desconfianza, y la de Andrenio, expresion del alocado impetu ». (« Il y a deux perspectives fondamentales, celle de Critilo, incarnation de l'expérience et de la sage défiance, et celle d'Andrenio, expression de l'élan étourdi »). Cela tient à ce que Critilo, par son âge et par sa haute culture, possède une pénétration d'esprit capable de percer les détestables réalités qui se cachent derrière les apparences les plus brillantes.
- 13 Il faudrait citer la page saisissante de la « Crisis 1 » (pp. 13-14), où Critilo, ballotté par les vagues, s'exclame : « ¡ Oh vida, non hablas de comenzar, pero ya que comenzaste, no hablas de acabar !... »). (« Oh vie, tu n'aurais pas dû commencer, mais puisque tu as commencé, tu ne devrais pas finir ! Il n'y a rien de plus désiré, ni de plus fragile que toi ; et celui qui vient une fois à te perdre te récupère tard ; désormais, il t'estimera comme l'on chérit l'enfant prodigue qu'on avait perdu. La nature s'est montrée marâtre envers l'homme, car ce qu'elle lui a ôté en fait de connaissance à la naissance, elle le lui restitue à la mort ; à la naissance, parce que dans cet état, on ne perçoit pas les biens que l'on reçoit et à la mort, parce que, dans cet état, on sent les maux que l'on tente de conjurer. Oh tyran mille fois de l'être humain tout entier ! cet homme qui, pour la première fois, avec une témérité scandaleuse, confie sa vie à l'élément inconstant, dans une fragile coque de noix ! On dit qu'il avait le cœur bardé d'acier, mais moi je prétends qu'il l'avait revêtu de fer. C'est en vain que la vigilance suprême sépara les nations par des montagnes et des mers, si l'audace des hommes trouva des ponts pour transporter de l'une à l'autre de ces nations leur méchanceté. Tout ce qu'a inventé l'industrie humaine a été pernicieusement fatal et destructeur de l'humanité elle-même : la poudre est une horrible dévastation des vies, l'instrument de leur plus grande ruine, et un navire n'est qu'un cercueil anticipé. La

terre semblait à la mort un théâtre trop étroit pour ses tragédies et elle chercha moyen de triompher sur les mers afin qu'on meure dans tous les éléments du monde. Quel autre degré de souffrance reste-t-il à un malheureux à subir, après qu'il a foulé le plancher d'un bateau, échafaud mérité de sa hardiesse ? C'est avec raison que Caton censurait chez lui-même, comme étant la plus grave parmi les trois sottises qu'il avait commises dans sa vie, de s'être embarqué ! Oh sort ! oh ciel ! oh fortune ! On croirait même que je suis quelque chose, car c'est ainsi que tu me poursuis ! Et quand tu commences, tu ne t'arrêtes pas tant que tu n'es pas allée jusqu'au bout de tes cruautés. Qu'en cette occasion me vaille de ne rien valoir, afin de récidiver dans l'éternité ! »).

- 14 Gracián nous propose ainsi une vision originale, en avance sur son temps, à base de *despejo* (« aïssance », « libération à l'égard du milieu social et cosmique »), qui prend sans aucune illusion toute la mesure de l'infortunée condition humaine. Cf. cet autre texte du *Criticon* (I, 4, p. 33) : « Andrenio observe que nous sommes maintenant entre ennemis ; c'est maintenant le moment d'ouvrir les yeux ; maintenant il faut vivre en alerte ; tâche de procéder avec cautèle dans ta vue, dans ton ouïe et bien plus encore dans ta parole ; écoute tout le monde et ne te fie à personne ! tu auras pour amis tous les hommes, mais tu dois te garder de tous comme d'ennemis... Si les hommes ne sont pas des bêtes fauves, c'est parce qu'ils sont pires qu'elles, car ces dernières ont appris souvent bien des choses de la cruauté humaine ». Et ailleurs (I, lire « Crisis 4 », p. 32) : « Quien no te conoce, oh vivir, te estime ; pero un desengañado tornara antes haber sido trasladado de la cuna a la urna, del talamo al túmulo » (« Celui qui ne te connaît pas, oh ! vivre, t'estime. Mais un désillusionné te considérera plutôt comme quelque chose qui l'a fait passer du berceau à l'urne funèbre, du lit de sa naissance au tombeau »). On pourrait se demander si la science ou la culture ne pourraient pas, du moins, nous apporter une amélioration, dans ce marasme congénital de notre existence. Gracián répond négativement et déclare même : « Es de advertir que donde hay mas doctores, hay mas dolores » (I, lire « Crisis 6 », p. 58) (« il faut remarquer que là où il y a davantage de docteurs, il y a davantage de douleurs »)... La douceur et la beauté féminines ne constitueraient-elles pas, du moins, un soulagement de nos maux ? Bien au contraire, répond avec humeur Gracián (I, 12, pp. 246-247 ; II, 7, pp. 170-171) ; le malheur est même (I, lire « Crisis 6 », p. 54) que « no hay vivir con ellas ni sin ellas » (« on ne peut vivre avec elles ni sans elles ») ... L'amitié et la conversation ne seraient-elles pas, alors, des dérivatifs efficaces à cette solitude affreuse, que, selon la juste observation d'Adolphe Coster (*Gracián*, pp. 303-304), redoutait Gracián ? Hélas ! non. Plus on pratique la conversation, plus on découvre la sottise foncière et la malignité des hommes (fût-ce chez le distingué ami de Gracián, l'aimable mécène très cultivé, Vincencio Juan de Lastanosa, à Huesca).
- 15 On se tromperait, toutefois, en croyant que le pessimisme gracianesque est total et définitif. Tout à l'inverse, la foi chrétienne du célèbre philosophe de Calatayud lui permet de dépasser la dérélition. Loin de s'abandonner à la dérive des passions et du désespoir, il prône, en fin de compte, une rénovation complète de l'humanité, à l'aide du vouloir et de la Grâce divine. Chez lui, la vérité ressemble au fleuve Guadiana, qui se cache sous la terre andalouse, pour resurgir beaucoup plus loin ; elle requiert de nous une vigilance constante et une quête persévérante et sévère, qui nous amène parfois, du reste, à pratiquer un certain probabilisme (voire un probabiliorisme), même si nous sommes affamés de certitude. Avant Descartes, Gracián conseille « la purgation de l'esprit » ; le *Discreto* et le *Héroe* maîtriseront le *genio* et l'*ingenio*, en les ordonnant à Dieu et en conservant une attitude perpétuellement combative et sarcastique, mais non aigrie (car la

confiance au Christ Sauveur sous-tend l'ensemble de ce militantisme très personnel). Sans doute, comme l'a finement remarqué Werner Krauss (*La doctrina de la vida segun Baltazar Gracián*, trad. espagnole, Ed Rialp, Madrid), le cœur est-il, pour Gracián, le siège du courage et non plus la froide raison – trait baroque entre tous – ; mais le cœur lui-même demeure soumis à la raison ; à cet égard, le penseur aragonais est plus rationaliste que Pascal et Méré, qui feront du cœur l'arbitre de tout notre être, contre la raison. Chez Gracián, tout est, au contraire, subordonné à la mesure (« medida »), sous le magistère de la pleine et claire raison, qui ne veut pas se payer de mots et qui pratique, pour ainsi dire, une permanente psychanalyse, pour dépister toutes les embûches du réel. *L'Oraculo manual* et les autres ouvrages du jésuite aragonais, qui furent si souvent lus et traduits en France au Grand Siècle, font entendre la même leçon de volontarisme (qu'il ne faut pas confondre, d'ailleurs, avec le pseudo-réalisme cynique et amoral de Machiavel).

- 16 En résumé, la pensée baroque hispanique, toujours assez relativiste, sans aucun dogmatisme, s'avère une doctrine bouillonnante de vie universelle, très réceptive au dynamisme prodigieux du Cosmos et aussi du Siècle ; mais elle est en même temps une doctrine de courage, qui nous incite à garder confiance en nos pouvoirs psychosomatiques, éclairés par la raison et aussi par la Surnature ; révisant perpétuellement les valeurs, avec l'humilité intellectuelle et morale qu'enseigne l'Évangile, la philosophie baroque espagnole échappe à tout illuminisme (une des tentations de la Péninsule ibérique) et lutte pour un humanisme d'équilibre et de *gusto*, où l'amertume est toujours sublimée au profit d'une large indulgence fraternelle (sans laxisme) et d'une profonde espérance dans la finalité de notre destin.

AUTEUR

ALAIN GUY

Toulouse